

LES MANGEURS DE FEU

LES BATTEURS DE BUISSONS

Première Partie

DICK LE CANADIEN

Les journaux d'Europe faisaient grand bruit de l'or qu'on venait d'y découvrir, et il avait pensé qu'en arrivant des premiers il pourrait, peut-être, si la chance le favorisait, faire en peu de temps une abondante moisson de ce métal sans lequel il n'y a pas d'entreprise possible au monde.

Le marquis son père, bien qu'il eût une assez forte dose de cet égoïsme que développe la vieillesse, adorait son fils et n'avait pas hésité à lui offrir de partager sa fortune avec lui, mais Olivier avait noblement refusé. Du reste, pour lutter avec la ténébreuse association qui le poursuivait, c'eût été peu de chose que la fortune du marquis. Il lui fallait élever puissance contre puissance, réunir un nombre considérable de gens habiles, prêts à tout, et pour cela il était nécessaire qu'il pût jongler, pour ainsi dire, avec les millions, et seule la découverte d'une mine d'or pouvait le conduire à ce résultat. Il ne pouvait, au surplus, mieux employer les deux années d'inaction forcée auxquelles la princesse Vasilewska l'avait elle-même condamné. Il avait fait le serment de ne rien tenter avant que cette période de temps ne fût écoulée, et il n'était pas homme à se parjurer. Il était donc parti avec son fidèle serviteur, que rien n'a pu contraindre à abandonner son maître. La fortune, en lui faisant rencontrer le Canadien, avait déjà commencé à lui être favorable.

Deuxième Partie

LE BUISSON AUSTRALIEN

CHAPITRE I

Une alerte.—Le chant du hocko — En reconnaissance — L'aigle noir.—Les bush-rangers.—John Gilping, esquire.—Pacifique.

Il n'y avait pas encore une heure que Laurent était en faction, et déjà il appelait de tous ses vœux l'apparition du jour. Debout, appuyé contre un tronc d'eucalyptus, il n'avait pas fait un pas, un seul mouvement, et bien qu'il lui semblât que son temps de veillée fût depuis longtemps écoulé, il se serait bien gardé, par respect, d'éveiller son maître, qui devait prendre le quart après lui.

Le brave garçon réfléchissait aux mille et une péripéties qui l'avaient jeté à six mille lieues de son pays, quand tout à coup le sinistre cri du hocko se fit entendre faiblement dans le lointain. Comme il avait eu déjà l'occasion de faire connaissance avec le chant plaintif de l'oiseau des nuits, il ne s'en étonna pas et continua à se laisser aller à sa vague rêverie.

Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées que le même cri troubla de nouveau le silence.

Le Canadien dormait de ce sommeil léger des coureurs des bois, que trouble le moindre bruit. Aussi ce second cri le trouva-t-il éveillé.

—Avez-vous entendu, Laurent ? fit-il, en se soulevant lentement sur sa couche de feuillage pour ne pas éveiller Olivier, qui dormait aussi tranquillement que s'il n'eût pas quitté son hôtel de la rue Saint Dominique.

—Quoi donc, monsieur ? répondit le veilleur à voix basse.

—Tenez, écoutez !

Le chant du hocko venait de se reproduire pour la troisième fois.

—N'est-ce pas le chant du hibou d'Australie ?

—Oui, mais quelque bien imité qu'il soit, je gagerais bien que ce n'est pas un animal à plume qui le pousse.

—D'où vient ce bruit, alors ?

—Je l'ignore encore, mais il m'étonnerait fort que ce ne fût pas quel qu'un de ces satanés bandits qui se fit ainsi reconnaître des siens.

—De qui voulez-vous parler ?

—Des bush-rangers, mon cher Laurent, fit le Canadien, qui s'était rapproché de son compagnon ; je connais assez leurs habitudes pour savoir que, si une troupe de ces batteurs du buisson se trouve sur notre piste, le gros de la bande, pour ne point déceler sa présence, reste à une distance respectueuse de nous, et se contente de nous faire suivre de près par quelques éclaireurs qui, à l'aide de signaux convenus, la renseignent sur notre marche.

—Et alors ce chant du hocko ?

—Peut-être un avertissement pour la troupe d'avoir à s'arrêter dans sa marche ; car, quelque précaution que nous ayons prise, les éclaireurs peuvent parfaitement avoir découvert que, contrairement à nos habitudes, nous nous sommes décidés à nous reposer cette nuit.

—Vous croyez que les coureurs du buisson ont découvert notre piste ?

—Je ne puis pas l'affirmer, mais cependant c'est probable. Notre départ mystérieux de Melbourne aura mis tous ces gaillards en évolution, et il est certain qu'ils ont dû faire tout au monde pour retrouver nos traces.

Dans tous les cas, ce serait important à savoir. Si nous avions avec nous quelque indigène de ma tribu d'adoption, nous saurions vite à quoi nous en tenir, car il se glisserait dans les broussailles sans faire plus de bruit qu'un serpent et s'avancerait jusqu'au milieu de la troupe des bush-rangers sans que ces derniers se doutassent même de sa présence. Mais il faut savoir ramper comme l'opossum, retenir son souffle, se glisser entre les arbustes sans faire le moindre bruit, rester immobile et silencieux souvent des heures entières, à deux pas d'un ennemi lui-même en éveil ; mais ce sont des ruses et des habiletés de sauvage, auquel un Européen ne parviendra jamais, quel que soit le nombre d'années qu'il ait passées dans le buisson.

A cet instant, le Canadien fut de nouveau interrompu par le cri du hibou ; mais, cette fois, il parut venir du côté du fleuve, et il sembla aux deux interlocuteurs que celui qui le poussait, oiseau ou homme, était beaucoup plus rapproché d'eux que précédemment.

—Il n'y a pas à s'y tromper, fit Dick rapidement ; ce n'est pas le hocko qui se fait entendre ainsi, c'est bien un homme.

—A quoi donc le reconnaissez-vous ? fit Laurent, émerveillé de cette assurance du trappeur.

—Cela ne peut s'expliquer ; si vous aviez comme moi une longue pratique de la vie des bois, vous le comprendriez de vous-même ; mais il est une chose cependant qui peut contribuer à vous renseigner : le hocko ne chante ordinairement que quand les rayons de la lune viennent le troubler dans sa sombre retraite. Cependant, il faut que j'en aie le cœur net : restez en faction sans faire un seul mouvement, je reviens.

—Ne craignez-vous pas de tomber dans une embuscade ?

—Je ne m'éloigne que de quelques pas.

—Si je réveillais mon maître ?

—C'est inutile, laissez-le reposer ; dans quelques heures peut-être aura-t-il besoin de toutes ses forces.

Le Canadien se glissa alors silencieusement dans le buisson du côté de Red-River.

Une minute ne s'était pas écoulée, que le cri du hibou éclata si près cette fois de Laurent, que ce dernier, étonné, malgré la profonde obscurité, leva la tête pour voir s'il n'apercevrait pas l'animal dans le feuillage.

Presque à l'instant, le même chant, mais beaucoup plus éloigné, lui répondit, et Laurent comprit que la note plaintive qui l'avait si fort étonné était venue de Dick.

Ce dernier, en effet, continua son signe d'appel, auquel il fut répondu avec la même régularité, et le cri lointain allait de plus en plus se rapprochant. Plus de doute, c'était bien un être humain qui le poussait.

Mais quel était l'individu qui ne craignait pas d'annoncer ainsi sa présence dans ces solitudes, où on avait vingt chances contre une de rencontrer un ennemi ? Le mystère n'allait pas tarder à se dévoiler, car le duo entre le Canadien et la voix inconnue continuait avec une régularité réciproque : à peine Dick avait-il lancé sa note aiguë qu'elle lui était fidèlement renvoyée comme par un écho.

Bientôt, à en juger par la force du son, il devint évident que l'étranger n'était pas à plus de cinquante pas du campement.

A ce moment, une pâle clarté illumina subitement le bosquet où nos voyageurs s'étaient réfugiés ; la lune, qui venait d'apparaître à l'horizon, lançait son premier rayon de lumière sur les solitudes du Red-River.

Le trappeur, tout en continuant à moduler la plainte de l'oiseau des nuits, était peu à peu revenu près de ses compagnons, manœuvrant de façon à attirer l'inconnu au centre même du campement et sous le feu de trois carabines, car il pouvait se faire qu'il ne fût point seul.

—Réveillez votre maître, fit-il rapidement à Laurent.

Mais ce dernier n'eut pas la peine de se rendre à cette demande ; Olivier, qui venait d'ouvrir les yeux, fut sur pied en un instant.

—Que se passe-t-il donc ? fit-il, étonné de voir le Canadien et Laurent debout et l'arme au poing.

Mais il n'eut pas le temps de recevoir l'explication qu'il demandait ; une ombre avait tout à coup bondi des fourrés voisins et était venue tomber au milieu des pionniers. La lumière était assez forte maintenant pour que ces derniers pussent distinguer à qui ils avaient affaire. C'était un sauvage australien, peint et armé en guerre, qui venait de faire irruption dans leur campement, sans s'inquiéter du coup de carabine qu'on pouvait parfaitement lui envoyer dans le premier moment de surprise.

Olivier et Laurent l'avaient immédiatement mis en joue. Mais, en bondissant, le sauvage s'était écrié :

—Jora, Tidana ! (Bonjour, Trouveur-de-Têtes.)

Et Dick, qui l'avait reconnu, d'un geste rapide avait relevé l'arme de ses compagnons.

—Jora, Willigo, avait-il répondu immédiatement au nouveau venu, et trop au fait des mœurs du buisson pour s'étonner de la façon singulière dont il avait fait son apparition, il lui tendit la main, que le sauvage pressa gravement.

—Mon frère d'adoption, dit-il alors en le présentant à ses compagnons,